

A photograph of two young women walking away from the camera down a dirt path in a forest. They are both wearing denim jackets and dark pants. The path is covered in fallen leaves, and the trees are lush with green foliage. Sunlight filters through the leaves, creating a warm, dappled light effect. The title 'LE DILEMME DE MARIE' is overlaid in large white letters in the upper left quadrant.

LE DILEMME DE MARIE

MARIANNICK MAUPIN

Mariannick Maupin

Le dilemme de Marie

© Mariannick Maupin, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1703-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Bernard.

Tu me manques.

Je te connais à peine. Est-ce que je me connais moi-même ?

Quelques mois passés ensemble à l'aube de la vie, puis ce long, long et lourd silence.

Il s'en est fallu de peu que je passe à côté de toi sans songer à te rejoindre me satisfaisant d'une vie bien remplie mais peut-être vide de toi.

Tu étais là quelque part, enfouie dans ma mémoire, et je ne le savais pas. Vivante ou bien morte comme le fantôme que je viens ressusciter.

J'imagine la vie que tu n'as pas eu, celle que tu aurais pu avoir, sans rien connaître des lieux que tu traverses à présent.

Puis-je oser espérer que nos regards un jour se croisent, que nos mains se touchent ?

Je ne sais pas ce qui m'attend.

Quel cadeau empoisonné la vie me fait-elle, déboussolant mes certitudes, rongant mes nuits sans sommeil ?

Fallait-il passer mon chemin, te renvoyer dans les limbes où d'autres, te croyant morte, t'avaient rejetée ?

Comment vivre avec la certitude de douter toujours et douloureusement ?...

Alors quel autre choix ?

Je pars.

Je fais mon baluchon.

Tu seras ma quête, mon Graal.

Je pars... à ta recherche.

Je te retrouverai, vivante ou morte.

CHAPITRE UN

Le front appuyé contre le hublot, je regarde défiler le paysage.

L'avion n'en finit pas de se poser. Des kilomètres de sables et de terres ocre hérissées de grues et d'engins effrayants qui déchirent le sol.

Si c'est pour vanter les attraits touristiques des Emirats, c'est raté. On fait du rase-motte depuis dix minutes et toujours pas d'aéroport à l'horizon. Ni d'oasis. Le désert, c'est tout, mais le désert en voie de développement.

Pas même un petit mirage avec tentes, bédouins, quelques chameaux pour planter le décor et, sorti de ma mémoire, Lawrence d'Arabie en personne aux contours estompés par l'air vibrant de chaleur et de poussière mêlées.

Mais non rien.

Qu'importe. Je ne fais que passer.

En transit.

Dans quelques heures j'embarquerai pour l'Australie.

Je me rapproche... à pas de loup, plutôt à tire-d'aile.

Je viens te retrouver. Je viens te regarder vivre, mettre mes pas dans tes traces et remonter le fil du temps.

Curiosité ou voyeurisme, c'est selon.

Je viens mettre des images sur ma souffrance, pas forcément pour l'apaiser mais pour lui donner un nom, une identité.

À Sydney, Pierre m'attend. Il n'a pas vraiment compris la raison de ce voyage. Une lubie de plus, certainement à ses yeux. Il est persuadé d'en avoir connu d'autres au cours des cinq années que nous avons passées ensemble. C'était il y a déjà bien longtemps. Persuadé d'avoir baissé les bras bien plus qu'il ne fallait pour finalement me perdre au tournant d'une

vie qui nous projetait loin l'un de l'autre. On s'est quittés sans amertume. Une fatalité de plus pour renoncer à égrener le temps qu'on est censé partager à deux. Loin des amours meurtris, libres de vivre nos passions sans concession, jusqu'à ce que l'amour nous prenne à nouveau dans ses filets.

Je n'avais pas vraiment d'autre solution que lui, puisqu'il est déjà sur place, là où je vais, petite bouée rassurante à l'autre bout du monde. Et pourtant, il ne m'a jamais vraiment rassurée... Un peu pour ça que je l'ai quitté d'ailleurs. Il va falloir me méfier. Pas sûr qu'il ne me fasse pas payer le rendez-vous à l'aéroport où je ne me suis jamais présentée, le plantant un matin de février dans le hall de Roissy. C'était il y a cinq ans, pas sûr que pour lui il y ait prescription. Il y a différentes façons de rompre, ce jour-là c'était la fuite.

Quinze jours en Australie, c'est long et court à la fois. Je ne me suis pas donné davantage pour résoudre l'énigme qui me taraude. Quel challenge stupide... Au téléphone, Pierre n'a pas posé de question. C'est suspect ! J'imagine que l'annonce de ma prochaine visite avait de quoi surprendre. Mes explications bien que confuses, j'ai dû néanmoins lui paraître déterminée.

Il a juste ajouté avant de raccrocher : « Viens, on verra ! »

Pierre se cantonne à l'intendance... en apparence. Tel que je le connais, il ne va pas se contenter de m'accompagner dans cette démarche insensée. Si je n'arrive pas à le convaincre, il pourrait bien me remettre dans le premier avion en partance pour l'Europe... S'il ne m'a pas fait interner avant !

Mon Dieu, cinq ans que je ne l'ai pas vu. Hier, il m'envoyait un mail pour savoir si je prenais toujours du thé le matin. Autant me demander si j'ai changé de religion !

Pierre, j'imagine que je vais savoir le gérer, le contraindre à me suivre. Cinq ans de vie commune, est-ce qu'on peut imaginer encore quelques surprises ?

Avec lui, ce sera facile. C'est du moins ce que je crois.

Non, le plus compliqué est pour ceux que je laisse derrière moi.

Deux semaines à l'autre bout de la terre, vingt-quatre heures de vol ou presque, ce n'est même pas cela qui les angoisse tous, mes parents, ma famille, mes amis, mais plutôt cet état quasi maniaque qui a précédé mon départ, jusqu'à les faire douter de ma raison.

Et pourtant, j'ai tout organisé.

Une remplaçante au cabinet pour un mois.

Mon chat en pension chez ma fille.

Ma fille, aux bons soins de mes parents.

Mes parents à la grâce de Dieu...

Et le courrier qui s'empile.

Pas de quoi paniquer, pas de quoi m'enfermer dans un asile d'aliénés, moi qui ne rêve plus que d'Aventure, avec un grand A... la mienne. La Rencontre !

Maintenant je laisse mes repères, mes attaches, mon train-train quotidien, sachant que devant moi, là-bas, tout reste à faire. Pour l'instant je suis seulement en chemin...

Le contact des roues sur la piste me sort brutalement de mes pensées. J'étais dans un là-bas que je quitte pour un là-bas où je vais. Ici n'a aucune importance.

Je prends mon sac, souris à ma voisine qui a mâché du chewing-gum trois heures durant, foudroie du regard le gamin qui vient de décourager une dizaine de passagers de procréer. J'intègre patiemment la longue procession des voyageurs qui s'épand hors de la carlingue.

J'envie les puissants de ce monde qui voyagent en jet privé.

Je vais finir par détester l'avion à cause de cette promiscuité intolérable.

L'univers artificiel des boutiques d'aéroports, ouvertes jours et nuits dans ces pays où les trente-cinq heures n'existent pas, me prend de plein fouet. J'erre au milieu de produits détaxés avant d'échouer sur une chaise en plastique d'une cafétéria.

Il est sept heures du matin. Dehors la chaleur monte en volutes, dissout les contours des bâtiments et la fin de la piste, comme avalée par un trou noir. À l'intérieur, la climatisation poussée à fond et le manque de sommeil hérissent mon épiderme. Le thé vert brûlant ne suffit pas à me réchauffer.

Je ferme les yeux. Flash-back, les pensées refluent en désordre. En transit certes, mais toujours reliée à ce microcosme, à ce cocon de vie que j'ai laissé derrière moi.

Le climatiseur, Hélène, ma remplaçante, va en avoir besoin. C'est la première fois qu'elle me remplace l'été. Je ne me rappelle plus lui avoir expliqué le fonctionnement de cette machine archaïque et bruyante dont le tuyau d'évacuation pend lamentablement par la fenêtre entrebâillée de mon cabinet. Ce qui est sûr, c'est que même sous notre climat normand, impossible d'assurer les consultations sans elle dès que le thermomètre monte au-dessus de vingt. Echographe, ordinateur et spots au plafond assurent certes le chauffage en hiver, mais l'été c'est la fournaise.

Ma fille et le chat devraient faire bon ménage, se consolant l'un l'autre de mon absence.

Une partie de mon esprit reste accrochée à ces petites contingences bien banales, qui me rattachent, comme un phare dans la nuit, à ce quotidien que je viens de quitter.

Je consulte le cadran de ma montre, intègre mentalement les deux heures de décalage horaire. Il est temps d'y aller. La file d'attente des passagers en transit est interminable et c'est de nouveau la douane, les portiques de sécurité, femmes et hommes séparés, mâles et femelles, le téléphone portable et l'ordinateur que l'on sort d'un côté et que l'on range de l'autre, les chaussures que l'on enlève et que l'on remet. Cela fait bien longtemps que je prévois mes tenues de voyage quand je prends l'avion, ni ceinture, ni

bijou.

De nouveau, l'attente en salle d'embarquement et les passagers du vol pour Sydney qui s'agglutinent devant le boyau d'accès à l'airbus A380...

Enfin, je mets de plus en plus de distance entre moi et mes vieilles habitudes, sans la moindre assurance. L'espoir bien sûr. Et la nécessité... celle d'ouvrir la cage aux ruminations obsédantes qui me rongent depuis que je sais que tu existes peut-être. Je vais tout doucement là où mes questions vont chercher leur réponse.

L'oiseau de métal s'arrache à la piste et se cabre. Le désert rétrécit sous un ciel sans nuage, plonge en bordure de côte dans le bleu délavé des hauts-fonds qui s'enfoncent enfin dans l'encre abyssale.

Pas un nuage. Du bleu rien que du bleu, clair au-dessus, sombre en dessous, qui se rejoignent à l'horizon. Mer et ciel immuables avec, comme une étoile filante, l'ombre de l'avion qui nous emporte.

Est ce qu'on peut se noyer dans le ciel ?

Le ciel vu d'avion nous livre un bleu que l'on aimerait voir immortalisé sur la toile.

Lasse, je retrouve le ronronnement de la cabine, le bruit des papiers froissés, les quintes de toux, les chuchotements couverts par le bruit rassurant des moteurs.

Le roman commencé il y a des semaines s'affaisse entre mes mains. À peine le courage de tourner les pages. Mes pensées, comme le ressac, effacent les traces des personnages sur le sable de ma mémoire. Je suis partie, je suis ailleurs... avec toi. Les histoires des autres ne m'intéressent plus dès lors que me voilà plongée dans la mienne, catapultée à plus de huit cents kilomètres heure.

Rien ne me préparait à cette rencontre avec l'impensable.

L'imprévisible est un terme banni de mon quotidien. Je tourne en rond